

LES FONDEMENTS DE LA THÉORIE AUSTINIENNE DES ACTES DE LANGAGE

BEUGRÉ Franck Viviane

Doctorante au Département de Philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

RÉSUMÉ

La théorie des actes de langage qu'élabore Austin trouve, pour une part importante, sa justification dans sa réaction contre la thèse des positivistes logiques sur la signification. Selon celle-ci, un énoncé n'a de sens que s'il dépeint un fait de l'expérience. Pour Austin, les positivistes logiques pèchent par leur vue trop restrictive de la signification, car il existe des énoncés qui ne se rapportent à aucun fait de l'expérience et qui, pourtant, sont significatifs. Ces énoncés sont ce dont on se sert quotidiennement pour communiquer. Leur rôle consiste plus en l'accomplissement d'actions qu'en la description de faits.

Mots-clés

Acte de langage, communication, conditions, contexte, expérience, référence, sens, vérification.

ABSTRACT

The theory of speech act developed by Austin finds its justification, to a significant part, in his reaction against the logical positivist views on meaning. According to that theory, a statement is meaningful only if it describes an experiment fact. For Austin, logical positivists err on the side of their restrictive view of meaning, for there are statements that have no link with any experiment but are meaningful. Those statements are the ones we use for daily communication purposes. Their role has much more to do with accomplishing actions than describing facts.

Keywords

Speech Act, communication, conditions, context, experience, reference, meaning, verification.

INTRODUCTION

C'est en 1955, à Harvard, lors des conférences William James, qu'Austin introduit pour la première fois le concept d'« *acte de langage* ». Il en élabore une théorie visant à montrer que l'individu, en tant que sujet parlant, fait partie intégrante du sens. Sa thèse principale consiste en ce que toute prise de parole constitue un *faire* au sens plein du terme. Nous transformons, pense-t-il, par nos propos, la réalité et nous agissons sur autrui.

Depuis lors, le concept d'« *acte de langage* » permet d'aborder l'étude du vouloir-dire des interlocuteurs ou, ce qui signifie la même chose, l'étude de la « *relation des signes à leurs interprètes* »¹. Il permet de ne plus envisager la question de la signification seulement en termes de « *référence* », de « *dénotation* », de « *description* », de « *vérité* », ainsi que le postulaient les positivistes logiques.

Mais le regard porté sur l'« *acte de langage* » semble traduire un autre paradigme d'interprétation du fait linguistique. En quel sens l'interprétation positiviste pourrait-elle apparaître comme ce qui la justifie, au moins en partie ? Quels sont les traits caractéristiques du positiviste logique du Cercle de Vienne ? Comment la théorie austinienne des actes de langage s'en détache-t-elle ?

I.- LA CONCEPTION POSITIVISTE DE LA SIGNIFICATION

Par conception positiviste de la signification, nous entendons l'idée que se font les positivistes logiques concernant la question de la signification des énoncés. Plus connus sous le nom de « *Cercle de Vienne* », les positivistes logiques que sont Moritz Schlick, Friedrich Waisman, Rudolph Carnap, Otto Neurath, Ernest Mach, Hans Han, Philipp Franck, sont à l'origine du mouvement de pensée dénommé « *empirisme logique* ». Selon ce mouvement de pensée, il faut établir une distinction entre les énoncés véritables de la science et les pseudo-énoncés de la métaphysique. Les premiers ont un sens, alors que les seconds en sont dépourvus. Si les énoncés de la science sont constitués à partir d'énoncés analytiques et d'énoncés synthétiques, les énoncés de la métaphysique ne sont ni analytiques, ni synthétiques, et c'est ce qui justifie, selon les membres du Cercle de Vienne, le fait qu'ils soient dépourvus de sens. Qu'en est-il des énoncés analytiques et des énoncés synthétiques ? Pourquoi la métaphysique n'est-elle ni l'un, ni l'autre ?

A.- La distinction analytique-synthétique et le statut de la métaphysique

Le rêve scientifique de l'époque du positivisme logique, du reste hérité de Frege, c'est la construction d'un langage propre à la science. Pour les membres du Cercle de Vienne, cela se traduit par un projet de construction d'un langage universel dans lequel il serait possible de traduire toutes les formes de connaissance qui ont un sens. C'est au sein de ce projet de construction de l'édifice linguistique de la science qu'il faut envisager la distinction analytique-synthétique.

Selon les positivistes logiques, un énoncé analytique est un énoncé qui peut être validé en se limitant à l'analyse de la signification des concepts qui le constituent, tandis qu'un énoncé synthétique est un énoncé qui ne peut pas être validé par la simple analyse de la signification des concepts dont il se compose. Autrement dit, les énoncés analytiques, sont des énoncés dont la signification est telle qu'elle en garantit la valeur de vérité, tandis que les énoncés synthétiques sont des énoncés dont la signification est telle qu'elle ne saurait à elle seule en garantir la valeur de vérité. Les énoncés analytiques, disent-ils, correspondent à peu près aux jugements analytiques *kantiens*². Ils sont a priori, donc cognitivement vides. Leur vérité est purement formelle et linguistique. Elle ne dépend aucunement de l'expérience, d'autant plus qu'eux mêmes ne sont pas des énoncés sur le réel. Comme le souligne Carnap, les énoncés analytiques « *ne disent rien sur le réel* »³. Ce sont des énoncés qui portent sur les lois de la logique et sur les formules des mathématiques. Les positivistes logiques les qualifient de tautologiques, comme le fait Wittgenstein, dans le *Tractatus*, parce qu'ils estiment, comme lui, que ces deux disciplines (la logique et les mathématiques) n'étendent pas la connaissance. Leur rôle, consiste plutôt à rendre plus clair les énoncés et à nous les rendre intelligible à nous même. Les énoncés analytiques représentent les cas concrets de la loi de l'identité. Ils ne véhiculent aucune information, ils existent comme des dogmes et, en cela, ils sont, disent-ils à la manière de Wittgenstein, « *vides de sens* »⁴.

Sur la base de ces considérations, les énoncés (1), (3) et (5) des six énoncés⁵ ci-dessous, peut-on dire, représentent des énoncés analytiques.

- 1- Un homme est un animal rationnel.
- 2- Un homme n'a que deux yeux.
- 3- La glace est un solide.

4- La glace flotte sur l'eau.

5- 2 plus 2 égale 4.

6- À 15.56 °C, 2 litres d'eau mélangés à 2 litres d'alcool éthylique donnent 83.6 litres de mélange.

À bien observer les énoncés (1), (3) et (5) on s'aperçoit effectivement qu'il n'est pas besoin de recourir à quoi que ce soit pour leur accorder du crédit. Ces énoncés sont vrais sur la seule base des règles qui gouvernent les termes qui les composent. La vérité par exemple des énoncés (1) et (3) résulte de la définition des concepts qui leur sont clés à savoir : « *homme* » et « *glace* ». Le prédicat (« *un animal rationnel* »), dans l'énoncé (1), dit du sujet (homme) quelque chose qui est déjà contenu dans la signification du concept-sujet. De la même façon, dans l'énoncé (3). Le prédicat (un solide) dit du sujet (glace) quelque chose qui est déjà contenu dans la signification du concept-sujet. L'homme, ainsi, se définit, comme un animal rationnel et, la glace, comme un solide. Si l'on devait réfuter ces énoncés, c'est-à-dire, nier qu'« *un homme est un animal rationnel* » ou nier que « *la glace est un solide* », on se retrouverait confronté à des problèmes de contradictions logiques. C'est la preuve que ces énoncés constituent des vérités logiques. Comme les énoncés (1) et (3), l'énoncé (5) ne peut être dit faux puisque, le dire implique la contradiction selon quoi 1 plus 1 plus 1 plus 1(1+1+1+1) n'est pas égale à 1 plus 1 plus 1 (1+1+1+1). Les propositions analytiques sont donc toujours vraies.

S'agissant des énoncés synthétiques, les énoncés (2), (4) et (6) en sont des illustrations. L'analyse de la définition des concepts qui les constituent ne permet pas de les valider. Les prédicats, par exemple, « *n'a que deux yeux* » et « *flotte sur l'eau* » dans les énoncés (2) et (4) disent quelque chose qui est en dehors de leur concept-sujet. Chacun de ces énoncés est une synthèse du sujet avec un nouveau prédicat. Le prédicat dit nouveau dans chacun de ces énoncés est tiré de l'expérience. Pour les valider donc, il faut se référer aux faits qu'ils expriment, c'est-à-dire, à l'expérience sensible. Les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques ainsi, diffèrent de par leur nature. Les premiers sont de nature non empirique (*a priori*), tandis que les seconds sont de nature empirique (*a posteriori*). Les énoncés synthétiques portent sur des faits empiriques observables et, selon les membres du Cercle de Vienne, ils concernent les énoncés des sciences empiriques tels que : la physique, la géométrie, la géologie, la biologie etc. Ce sont des énoncés qui, parce qu'ils expriment quelque chose de réel, étendent la connaissance. Ils ne sont pas des tautologies. Dire que « *à 15.56 °C, 2 litres d'eau mélangés à 2 litres d'alcool éthylique donnent 83.6 litres de mélange* » ou que « *la glace*

flotte sur l'eau », c'est véhiculer une connaissance, c'est transmettre une information. N'étant pas des tautologies, les énoncés synthétiques, peuvent être réfutés sans que cela n'implique de contradiction. Leur négation est envisageable. Les énoncés synthétiques peuvent être dit vrais ou faux, par conséquent ils possèdent un sens. La différence entre les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques réside dans le fait que les uns sont « *vides de sens* » et les autres « *pourvus de sens* ».

La métaphysique, n'appartient à aucune de ces deux catégories d'énoncés. Elle n'est ni « *vides de sens* », ni « *pourvue de sens* ». Autrement, dit elle ne porte ni sur les lois de la logique, ni sur les objets de la réalité. Comment la considérer ? À cette question, les membres du Cercle de Vienne sont très précis :

« *Si l'on veut construire un énoncé qui n'appartient pas à l'une de ces espèces, cet énoncé sera automatiquement dénué de sens.* »⁶
Et ajoutent-ils : « *la conception scientifique du monde ne connaît que des énoncés d'expérience sur des objets de toutes sortes et les énoncés analytiques.* »⁷

Les membres du Cercle de Vienne rejettent de manière explicite la métaphysique. Ils estiment que cette discipline a pour habitude de poser les problèmes en des termes qui dépassent les limites de la connaissance or, il importe à la connaissance que des énoncés qui procèdent de l'expérience. « *Seule existe la connaissance venue de l'expérience, qui repose sur ce qui est immédiatement donné* »⁸ la métaphysique ne trouve pas son compte dans l'expérience. Les termes qui la constituent le témoignent. Ce sont, selon Carnap, pour la plupart d'entre eux, ceux-ci dessous :

« *Idée* », « *Absolu* », « *Inconditionné* », « *infini* », « *Etre de l'Etant* », « *Chose en soi* » « *Non-Etant* », « *Esprit absolu* », « *Esprit objectif* », « *Essence* », « *Etre en soi et pour soi* », « *Emanation* », « *Manifestation* », « *Séparation* », « *Moi* », « *non moi* », etc. »⁹.

Tous ces termes ne désignent absolument rien de ce qui est immédiatement donné, de ce dont on peut parler tout en apportant une preuve ou une justification. Comment alors peuvent-t-ils avoir un sens ? De tels concepts sont dépourvus de sens et les énoncés métaphysiques qui les contiennent le sont également. Ils ne remplissent pas l'exigence première de la logique qu'un mot doit indiquer sa syntaxe, c'est-à-dire, la forme élémentaire dans lequel il figure. Pour le mot « *Dieu* » par exemple, employé dans le sens métaphysique du terme, l'énoncé élémentaire devrait être de la forme « *x est un Dieu* », où « *x* » désigne quelque chose de concret. Cette forme élémentaire pour le mot « *Dieu* », selon

Carnap, ne peut être donnée, car, il ne figure point dans la catégorie des choses, c'est-à-dire, de quelque chose qu'on puisse désigner comme étant une propriété du mot « Dieu » ; et même quand elle est donnée, le métaphysicien, ne donne pas la catégorie syntaxique des variables « x ». Le mot, par conséquent, ne reçoit aucune signification, il est dépourvu de sens. Il s'ensuit que les énoncés dans lesquels il figure sont eux aussi dépourvus de sens. Un énoncé n'a de sens que quand les mots qui le composent ont eux-mêmes un sens.

Pour le Cercle de Vienne, les énoncés de la métaphysique sont vains, ils questionnent là où on ne peut recevoir de réponse. En cela, ils se distinguent nettement des énoncés des sciences empiriques. Ces derniers ont un sens parce qu'ils expriment réellement quelque chose, ils parlent du monde. Le fossé qui existe ainsi entre les énoncés de la métaphysique et les autres énoncés (les énoncés analytiques et les énoncés synthétiques) conduit les membres du Cercle de Vienne à leur refuser le statut d'énoncé. Les énoncés de la métaphysique sont, disent-ils, des « *simili-énoncés* ». Mais reconnaître en eux des simili-énoncés n'est pas toujours facile car, quand ils respectent les règles de la syntaxe grammaticale, ils donnent l'impression d'exprimer réellement quelque chose. Afin d'éviter toute confusion entre les simili-énoncés de la métaphysique et les énoncés des sciences empiriques, les positivistes logiques mettent sur pied un test que doit pouvoir passer avec succès tout énoncé empirique. Ce test consiste en l'analyse logique.

B.- L'analyse logique

Le test de l'analyse logique que préconise le Cercle de Vienne se traduit par la vérification des énoncés synthétiques. Mais en quoi consiste la vérification ? La vérification, peut-on dire, consiste en l'acte de vérifier. Mais qu'est-ce que vérifier ? Vérifier, ainsi que défini dans le dictionnaire philosophique André Lalande, « *c'est examiner par une confrontation avec les faits si une proposition donnée est vraie ou fausse* »¹⁰. Vérifier les énoncés synthétiques (les hypothèses de la science), c'est-à-dire les confronter avec les faits, s'avère nécessaire pour juger de leur validité. L'objectif visé, ici, par le Cercle de Vienne est de créer une ligne de démarcation entre les énoncés qui possèdent un contenu factuel et ceux qui n'en possèdent pas. Ceux qui n'en possèdent pas, sont considérés comme de pures expressions d'un sentiment de la *vie*¹¹, tandis que ceux qui en possèdent sont perçus comme étant des sciences. La métaphysique n'est pas une science car, elle se situe au-delà de l'expérience. Se situant au-delà de l'expérience, elle ne porte sur aucun objet concret et, ne transmet, par là, aucune connaissance, aucun savoir.

Les sciences de la nature et les sciences sociales, elles, en ce qu'elles expriment des sensations, des vécus, autrement dit, en ce qu'elles véhiculent un contenu cognitif, portent sur des objets de toutes sortes et contribuent par là même à l'avancée de la science. Aucune science (empirique) ne peut se faire sans le concours de l'expérience. En tant que quête de la vérité, de la connaissance, la science a besoin d'un fondement solide sur lequel s'appuyer pour rendre compte de l'exactitude de ses résultats. Ce fondement, selon les positivistes logiques c'est l'observation. Il semble que ce point de vue fait l'unanimité au sein des scientifiques, et c'est ce qui garantirait même l'unité de la science. Juan Sebestik l'exprime en ces termes:

« L'unité de la base empirique garantit l'unité de la science. Tout notre savoir est solidaire, les frontières entre les disciplines sont plus ou moins arbitraires, motivés par nos points de vue et nos besoins. »¹²

Que les domaines d'investigations en science soient multiples (physique, psychologie, biologie, la géologie, etc.), toujours est-il que le but visé est le même, à savoir : la connaissance (empirique). Le but visé est le même, mais aussi la démarche pour y parvenir est la même. La science avance toujours par hypothèse et procède ensuite à la vérification de ses hypothèses. La justification, la vérification de ses hypothèses est ce qui confère à ses résultats leur caractère scientifique. Déterminer quels énoncés synthétiques sont vrais ou faux, c'est là une opération qui ne relève d'aucune autre discipline que la science. La confrontation avec les faits apparaît comme ce qu'il y a d'essentiel dans l'élaboration des théories scientifiques car, elle est la « seule capable d'exercer un contrôle objectif sur les hypothèses scientifiques et de servir de pierre de touche pour leur vérité ou fausseté »¹³. Tous les énoncés qui sont vrais ou faux, excepté les énoncés de la logique et des mathématiques, sont des énoncés dont on peut indiquer le sens. Indiquer le sens signifie qu'on établit une correspondance entre l'énoncé et le réel. Ainsi le sens d'un énoncé, se traduit par le fait qu'il est vérifiable ou qu'il exprime quelque chose d'observable.

L'observation est ce qui garantit la confrontation des énoncés avec la réalité. Elle permet de justifier les propositions scientifiques, mais, cela, au moyen seulement d'énoncés. Rien d'autre, si ce n'est un énoncé, ne peut intervenir dans la justification d'un énoncé. Cela dit, il y aurait des énoncés de base dont le rôle serait de rendre compte d'autres énoncés. Carnap les nomme « énoncés protocolaires ». Les énoncés protocolaires sont les énoncés « les plus simples portant sur le donné empirique »¹⁴. Ils n'ont pas besoin d'être justifiés par d'autres énoncés, ils le sont plutôt

de façon directe, d'où le nom d'énoncés d'observation. Les énoncés protocolaires ou les énoncés d'observation constituent les conditions qui, si elles sont réalisées, permettent de dire que l'état de chose exprimé existe, et donc que l'énoncé est vrai. Ils représentent le contenu factuel de l'énoncé, c'est-à-dire, ce grâce à quoi l'énoncé peut être dit vrai ou faux. Les énoncer revient à montrer que l'énoncé possède un sens (cognitif). Un énoncé qui n'est pas réductible à des énoncés protocolaires, autrement dit, qui n'est pas vérifiable par l'expérience, est un énoncé dépourvu de toute signification. Cette thèse dite vérificationniste est partagée par l'ensemble des membres du Cercle.

Le vérificationnisme, se présente clairement comme le principe par lequel l'empirisme logique fait la part entre énoncés pourvus de sens et énoncés dénués de sens. Le principe, ils le tiennent de Wittgenstein (celui du *Tractatus logico-philosophicus*). Mais ses origines premières remontent aux idées des logiciens que sont Gottlob Frege et Bertrand Russell. Tout commence quand ces deux philosophes décident de s'investir dans la résolution des problèmes liés à la référence : la question de l'identité (avec Frege) et celle des existentielles négatives (avec Russell). Ils développent sur ces questions des thèses communes. Un énoncé, affirmaient-ils, n'a de sens que lorsqu'il réfère à quelque chose ou lorsqu'il renvoie à quelque chose de palpable. C'est cette thèse qui sera reprise par Wittgenstein dans le *Tractatus* mais sous une forme qui en constitue le prolongement. Le prolongement en question, s'effectue dans l'idée qui tient à fonder l'ontologie sur la logique et non pas la logique sur l'ontologie comme le signifiaient Frege et Russell. La logique pour Wittgenstein serait première. La connexion des choses dans le monde, ou la manière dont les choses se comportent les unes vis-à-vis des autres n'est pas le fait du hasard mais plutôt de la logique. Et puisque selon Wittgenstein la logique ne se trouve nulle part ailleurs si ce n'est qu'elle est elle-même le monde, il s'ensuit alors la thèse de la proposition-image : le langage comme le reflet du monde, de la réalité.

Ce que le langage a en commun avec la réalité pour en être une représentation, c'est sa forme logique. Ainsi que le souligne Wittgenstein « *La proposition n'est une image de l'état de chose que dans la mesure où elle est logiquement articulée* »¹⁵. Une proposition qui n'est pas logique ne saurait être l'image d'un fait et, par conséquent, elle ne saurait exprimer un sens. « *Seuls les faits peuvent exprimer un sens* »¹⁶. Le sens se trouve dans la logique et l'espace logique est le monde. La logique et le sens vont donc de pair. De là vient toute la conception des positivistes logiques concernant la signification des énoncés. C'est tout un héritage qui a subi des modifications dans le temps, de Frege à Wittgenstein en passant par Russell jusqu'aux membres du Cercle de Vienne.

La philosophie que prône le Cercle de Vienne, à l'instar de celle des devanciers, s'inscrit dans une perspective purement scientifique. Le vérificationnisme développé par les positivistes logiques est une méthodologie philosophico-scientifique de démarcation entre les énoncés qui possèdent un sens et ceux qui n'en possèdent pas. Elle fait de l'expérience la base de la signification des énoncés. Ce point de vue tout original est ce que vient contester la théorie des actes de langage d'Austin.

II.- VERS UNE RÉORIENTATION DE LA THÉORIE DU SENS AVEC AUSTIN

Dans le cadre de la classification des énoncés, de nombreuses analyses, y comprises celles d'Austin sont parvenues au résultat selon lequel il n'y a pas que les énoncés vrais ou faux qui possèdent un sens. Il existe des énoncés qui ne sont à proprement parler ni vrai ni faux, mais qui, pourtant, ont une signification. Cela, pense Austin, est le signe de ce que la signification ne se limite pas aux simples faits cognitifs, c'est-à-dire, au simple critère de vérité. Outre la théorie de la connaissance, la signification des énoncés est envisageable dans le cadre de la communication.

A.- La communication comme espace de l'expression du sens

Jusqu'ici, les réflexions menées sur la question de la signification des énoncés donnent l'impression que l'activité scientifique est la seule à régir le monde. Et pourtant, d'après Austin, il n'en est rien. L'activité scientifique est un aspect de la vie parmi tant d'autres. Les autres aspects de la vie utilisent le langage au même titre que la science et sont également significatifs. Il apparaît même que « *la vie de tous les jours est plus primordiale que l'activité scientifique, car c'est là que nous apprenons à signifier* »¹⁷. Il n'y a, pour cela, pas d'intérêt à négliger, au profit du langage scientifique, le langage ordinaire, qui s'inscrit dans le courant de la vie quotidienne. Tel fut l'élan de pensée d'Austin. C'est un philosophe qui accordait un intérêt tout particulier au langage ordinaire. Il « *était convaincu que la meilleure façon d'aborder les faits, le réel, était de se laisser guider par le langage ordinaire* »¹⁸. Le langage ordinaire, pour lui, peut parfois semer la confusion dans les esprits, du fait du caractère ambigu de certaines expressions. Toutefois, il offre beaucoup plus de subtilités qu'on ne pourrait l'imaginer. Il faut s'y fier, nous assure-t-il, non pas aveuglément, « *mais comme un maître érudit et qu'on a tout avantage à interroger* »¹⁹. Sur ce, il affirme :

On découvre très rapidement sitôt qu'on applique son esprit à ces choses, ou du moins on arrive très vite à formuler l'hypothèse, que rien n'arrive sans raison ; que si deux tournures existent dans la situation où nous sommes appelés à employer l'une ou l'autre qui explique notre choix, il peut arriver que le choix paraisse arbitraire : mais très souvent nous marquons une nette préférence pour une tournure, plutôt que l'autre. Et nous nous fondons sur l'hypothèse que si cette préférence existe, il doit y avoir quelque chose dans la situation globale environnante qui expliquerait, si on le découvrait, pourquoi dans tel cas nous préférons l'une et dans tel autre cas nous préférons la seconde. [...] si notre liste est suffisamment large au départ la diversité des expressions que nous pouvons employer attire notre attention sur l'extraordinaire complexité des situations dans lesquelles nous sommes appelés à parler. C'est-à-dire que le langage nous éclaire la complexité de la vie²⁰.

Par cette affirmation, Austin montre que la multiplicité des expressions qui s'offrent aux usagers du langage, dans la pratique du discours, représente bien plus un avantage qu'un inconvénient. Pour la multiplicité et la richesse de nos expériences, il faut bien une multiplicité d'expressions capable d'exprimer chacune d'elles. Autrement dit, à une expérience particulière doit pouvoir correspondre, non pas une seule et unique expression, mais bien plutôt plusieurs expressions. Les diverses expressions, exprimant toutes cette expérience particulière, seront teintées d'une note particulière. Cette note particulière est ce qui justifiera le choix du locuteur. Le langage scientifique n'offre pas aux locuteurs cette possibilité de choix et ce faisant détourne notre attention de l'extraordinaire diversité des faits de la vie. Seul le langage ordinaire nous offre cette possibilité.

Austin valorise de la sorte le langage courant et prend ainsi une voie différente de celle des positivistes logiques. Avec lui, le sens des propositions ne se mesure plus à partir des faits observables, mais plutôt à partir des actes que l'on pose par la parole. Toute parole, dit-il, constitue un faire, et c'est ce faire identifié en contexte qui se trouve être le sens réel de la proposition. Ici, il n'est plus question d'une quelconque représentation de la réalité par le langage, il s'agit de mettre en œuvre la dimension sociale voire communicative du langage car, le langage sert plus à communiquer qu'à faire autre chose. De façon régulière, les individus se servent du langage pour échanger des idées, pour exprimer leurs besoins, pour partager des sentiments, etc. Les énoncés qu'ils produisent dans ce cadre d'échange ne sont ni vrais ni faux, mais sont plutôt heureux ou malheureux. Le malheur et/ou le bonheur sont là,

des caractéristiques propres à l'action. Si quelqu'un prononce la phrase : « *Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit* » il est clair que son énoncé ne peut être dit vrai ou faux. Il accomplit une action : celle de baptiser quelqu'un. L'acte en question peut être effectué avec ou sans succès, il peut ou non réussir. Ce succès ou cet échec est ce qu'Austin désigne par les termes de « *bonheur* » et de « *malheur* ».

Le bonheur d'un acte, pour lui, dépend de certaines conditions. La parole seule ne suffit pas à transformer la réalité, ni à agir sur son environnement. Il faut que certaines conditions soient réalisées pour que l'acte soit accompli avec succès. Ces conditions, pour certaines d'entre elles, sont d'ordre extralinguistique puisque, parmi les actes que l'on accomplit, tous ne sont pas définis par les règles générales du langage. Certaines émanent d'une institution. L'acte, par exemple de « *baptiser* » n'existe que par l'institution du baptême, de même que l'acte de « *marier quelqu'un* » n'existe que par l'institution du mariage. Plusieurs actes sont ainsi le fait d'institutions. Ce sont elles qui établissent que faire telle ou telle chose dans telle situation revient à accomplir tel ou tel acte de langage. Il y a ainsi tout une partie des énoncés du langage dont le sens repose sur des institutions sociales. Pour comprendre ces énoncés, il ne s'agit pas de savoir s'ils décrivent des états de choses vrais ou faux, il faut plutôt se référer aux institutions qui les fondent.

Ainsi, les actes que l'on accomplit par la parole se partagent en deux groupes : les actes institutionnels et les actes non institutionnels. Mais que ce soit les uns comme les autres, aucun de ces actes n'a de sens en lui-même. C'est pris dans des situations de discours qu'ils expriment un sens. La différence entre ces deux types d'actes ne change en rien le moyen par lequel on parvient à déterminer leur sens. Par exemple, des énoncés comme « *je vous déclare mari et femme* » (acte institutionnel) et « *le chat est sur le paillason* » (acte non institutionnel) sont des énoncés qui ne peuvent être évalués en eux-mêmes. L'on a tendance à donner leur sens en ne considérant que la signification des concepts qui les constituent. Or ce sens, qui a rapport au sens des concepts, ne concerne que le sens de l'énoncé, pas celui de l'énonciation. Le sens d'une énonciation équivaut au sens de l'énoncé et à sa force. Cette dernière se détermine à partir de certains éléments qui environnent le discours. Pour une analyse complète du sens des énoncés, il faudra prendre en compte ces deux aspects. À en croire Austin, le plus souvent, les malentendus en philosophie proviennent du fait que nous ignorons ce détail. Nous ne prenons pas la peine d'analyser avec minutie les expressions du langage, que nous nous hâtons d'en donner le sens. « *L'on croit avoir compris le sens d'une question alors qu'elle ne traduit en réalité qu'une part étriquée ou simplifiée du problème* »²¹. Pour éviter ces malentendus, Austin soutient que « *quel que soit le problème à étudier,*

l'on doit toujours commencer par une analyse contextuelle préalable, patiente et détaillée, des expressions du langage ordinaire qui sont en rapport avec ce problème »²². Telle est sa méthode. Elle consiste, en une technique dont le but est de mettre en valeur les contextes d'usage des expressions et de rendre ainsi possible la clarification de leur signification.

B.- Les contextes d'usage des expressions

Les contextes dans lesquels s'inscrivent les énoncés et qui permettent la clarification du sens de ces derniers sont multiples. Selon Austin, il s'agit de l'identité du locuteur, du lieu et du temps où les propos sont proférés, de l'intention du locuteur, et de la situation du discours. De façon plus précise, il s'agit, d'une part, de tous les éléments relatifs à l'indexicalité et, d'autre part, du cadre linguistique dans lequel sont proférés les énoncés. Tenir compte de ces éléments, c'est prendre en compte la situation globale du discours et, saisir par là même, le sens des énonciations. Le sens d'un énoncé ne suffit pas à déceler l'intention du locuteur, c'est-à-dire, ce qu'il entend signifier. À la connaissance du sens littéral de l'énoncé doit s'ajouter le sens en contexte. L'idée ici est donc qu'une phrase peut être produite sans qu'elle exprime ce qu'il faut que l'on comprenne. Un *exemple*²³ que donne Françoise Armengaud illustre l'idée d'Austin :

- Que cherche Don Juan ?
- Il cherche une épouse.

Deux interprétations se dégagent, de cette réponse : l'interprétation selon laquelle « *Don Juan cherche à se marier* » et l'interprétation selon laquelle « *il existe une femme mariée que recherche Don Juan* ». Si le locuteur, par sa réponse, entend signifier la deuxième interprétation et que, l'auditeur, se méprenant sur son intention, interprète sa réponse au sens de la première interprétation, on pourra dire, que l'auditeur ne comprend pas le sens de la phrase (réponse). La raison pour laquelle il ne comprend pas la réponse donnée à la question, c'est qu'il ignore le contexte dans lequel la réponse est produite. « *Entre l'interprétation « il cherche à se marier » et l'interprétation « il existe une femme mariée qu'il recherche », c'est le contexte, c'est-à-dire en l'occurrence ce que chacun sait de Don Juan, qui permet d'opter pour la seconde.* »²⁴ En faisant le choix de la première interprétation, l'auditeur se fie au sens des mots. Or, en plus du sens que véhiculent les expressions linguistiques, le locuteur doit pouvoir savoir qui est Don Juan, pour une interprétation juste de la réponse. Il y a ainsi des conditions qui doivent être satisfaites

pour la détermination du sens des énoncés, mais également pour la réussite de la communication. Ces conditions interviennent aussi bien au niveau du locuteur qu'au niveau de l'auditeur. Austin, dans l'un de ses exemples, montrait comment un locuteur pouvait échouer à communiquer un fait et, par là, rendre l'énoncé qu'il produit dépourvu de sens. Il écrit :

Supposons, par exemple, que j'aperçoive un bateau dans une cale de construction, que je m'en approche et brise la bouteille suspendue à la coque, que je proclame : « je baptise ce bateau le Joseph Staline », et que pour être sûr de mon affaire, d'un coup de pied je fasse sauter les cales. L'ennui c'est que je n'étais pas la personne désignée pour procéder au baptême [...] Nous admettrons sans peine :

- 1) *que le bateau n'a pas reçu de nom ;*
- 2) *qu'il s'agit d'un incident extrêmement regrettable²⁵.*

L'énoncé en question est dépourvu de sens bien que certaines formalités de la procédure soient remplies. Le locuteur n'est pas la personne indiquée pour procéder au baptême, alors l'énoncé est dénué de sens. L'identité du locuteur, les circonstances de l'énonciation de la phrase, sont essentiels dans l'analyse du langage.

Pour ce qui concerne le contexte relevant du cadre linguistique, Austin laisse entendre à ce sujet que, bien souvent, le sens des énoncés varie selon les cultures. Il y a des expressions qui, prises dans une communauté donnée ont un sens, mais une fois « transportées » dans une autre communauté, cessent de faire sens. Autant la culture varie d'une communauté à une autre, autant le sens des expressions varie d'une culture à l'autre. Le sens des expressions que l'on emploie, dépend de la culture linguistique des usagers du langage. Quine, dans le même élan d'idée, démontrait ce fait en donnant l'exemple de l'utilisation du terme « rabbit » chez les français et chez les anglais. Il écrit :

Un français sera tenté de dire : « tiens comme c'est drôle : les anglais disent « lapin » quand ils aperçoivent la pleine lune. » et ceci serait incorrect dans un double sens. D'abord parce que les anglais ne disent pas « lapin » mais « rabbit ». Ensuite parce que cette locution n'a probablement rien à voir avec le mot « rabbit » mais est une exclamation dont on se sert couramment dans la conversation familière, et qui correspond peut-être à une conjuration du mauvais sort, comme quand on se pince le bras

*quand on aperçoit un marin (...).*²⁶

La même expression a un sens différent d'une langue à une autre. Le français, en croyant que « *rabbit* » signifie lapin en anglais, n'aura pas réussi à déterminer le sens de la phrase, faute d'une connaissance de la culture dans laquelle s'inscrit cette locution. Il faut donc comprendre que le sens des énoncés est fixé par la communauté. Connaître le sens d'un énoncé requiert que l'on ait une idée de la situation linguistique dans laquelle on se trouve. En clair, l'univers linguistique doit être identifié au préalable au risque de se tromper.

On pourrait ici relever une affinité entre les idées d'Austin et celles du Wittgenstein des *Investigations philosophiques*. À travers la notion de « *jeux de langage* », Wittgenstein faisait remarquer que lorsque nous parlons, nous jouons à des jeux avec les mots. Ces jeux auxquels nous jouons, pour lui, sont fonction de l'activité humaine à laquelle nous appartenons. Il existe ainsi une multiplicité de jeux de langage à savoir : le jeu de langage scientifique, le jeu de langage philosophique, le jeu de langage poétique, etc. C'est à l'intérieur de ces divers jeux de langage que prennent sens les expressions du langage. Une même expression peut avoir un sens différent d'un jeu de langage à un autre parce que, les règles qui régissent les jeux de langage sont différentes les unes des autres.

Les cultures auxquelles appartiennent les usagers du langage dont Austin recommande la prise en compte dans la détermination du sens des énoncés, s'apparentent aux jeux de langage wittgensteiniens. Chaque culture, c'est-à-dire, chaque communauté, possède un usage particulier des expressions linguistiques. Ainsi, le sens des énoncés n'est pas figé. Il est le fait d'un consensus entre les membres d'une même communauté parlante. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'idée de Wittgenstein selon laquelle il n'existe pas de langage privé. Autrement, le locuteur aurait été le seul à comprendre le sens de ses propos, ce qui serait absurde. Si l'affinité entre les idées de ces deux penseurs se perçoit nettement, toutefois, elle ne saurait cacher leur différence de point de vue. Ce que ne partage pas Austin, c'est l'idée wittgensteinienne selon laquelle il existe une infinité de jeux de langage. Les usages du langage ne sont pas infinis. Ils déterminent des actes conventionnels qui peuvent être rangés en cinq catégories *distinctes*²⁷ : les verdictifs, les exercitifs, les promissifs, les comportatifs et les expositifs. Par cette classification des actes de langage, Austin croit avoir réussi ce qui fut l'intention de toute la tradition logiciste : la construction d'une théorie générale de la signification. Pour lui, sa théorie prend en compte les diverses façons par lesquelles les locuteurs signifient, alors que la

théorie vérificationniste des membres du Cercle Vienne n'en est qu'une explication partielle.

CONCLUSION

Nous avons pour but dans cet article de réfléchir sur les raisons qui ont conduit Austin à élaborer la théorie des actes de langage. Nous avons pu constater que la théorie austinienne des actes de langage s'inscrit principalement dans le refus de la thèse positiviste de la signification. Ne partageant pas l'idée de l'empirisme logique selon laquelle le langage a une fonction représentative, et que les énoncés doués de sens sont ceux dont on peut dire qu'ils sont vrais ou faux, Austin, réoriente le débat vers cet autre aspect du langage qu'est la pragmatique. Pour lui, le langage n'a pas pour rôle que de décrire la réalité, comme l'ont cru les positivistes logiques. Il sert aussi à accomplir des actions. Cette deuxième fonction du langage est, pour lui, capitale, au sens où elle met en perspective certains traits caractéristiques du discours auxquels l'on ne fait pas toujours attention : le contexte, le locuteur, les circonstances de l'énonciation, les intentions des locuteurs, etc. Ces éléments peuvent paraître insignifiants et pourtant, ils sont déterminants pour la juste perception du sens des énoncés. Même la vérité ou la fausseté des affirmations que clament les positivistes logiques en dépend. L'analyse que fait Austin vient ainsi opérer une rupture avec la théorie positiviste de la signification. Toutefois, cette rupture se veut être non pas radicale, mais bien un élargissement du champ conceptuel de la signification des énoncés.

NOTES

- ¹ ARMENGAUD (F.).- *La pragmatique*, (Paris, P.U.F, 1985), p. 36.
- ² CARNAP (R.).- « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in Antonia Soulez, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, (Paris, PUF, 1985). p. 173.
- ³ Ibidem.
- ⁴ Wittgenstein (L.).- *Tractatus logico-philosophicus, suivi des Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Introduction de B. Russell, (Paris, Gallimard, 1961), p. 62, § 4.461.
- ⁵ Léonard. Peikoff., la dichotomie analytique-synthétique, publié sur le site <http://membres.lycos.fr/mgrunert/Dichotomie.htm>, consulté le 20 novembre 2015.
- ⁶ CARNAP (R.).- Op. cit., p. 173.
- ⁷ CARNAP (R), Hans (H), Neurath (O.).- Op. cit., p. 118.
- ⁸ Ibidem.
- ⁹ Idem, p. 162.
- ¹⁰ LALANDE (A.).- *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, (Paris, P.U.F, 1926), p. 1195.
- ¹¹ Idem, p. 175.
- ¹² SEBESTIK (J.).- « Préhistoire du Cercle de Vienne », in Antonia Soulez, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, (Paris, P.U.F., 1985), p. 95.

- ¹³ ANOUK (Barberousse), MAX (Kistler), PASCAL (Ludwig).- *La philosophie des sciences au xx^e siècle*, (Paris, Flammarion, champs Université, 2000), p. 12.
- ¹⁴ CARNAP (R.), HANS (H.), NEURATH (O.).- Op. cit., p. 116.
- ¹⁵ WITTGENSTEIN (L.).- Op. cit., aph. 4.0312, p. 49.
- ¹⁶ Idem, p. 37.
- ¹⁷ JOHANA (L.).- « Jeu de langage et forme de vie » in *Langage ordinaire et philosophie chez le second Wittgenstein*, séminaire de philosophie du langage, Cabay, p. 21.
- ¹⁸ LANES (G.).- Introduction, in « *Quand dire c'est faire* », (Paris, Seuil, 1970), p. 12.
- ¹⁹ Idem, p. 14.
- ²⁰ AUSTIN (J. L.).- « Discussion générale » in *La philosophie analytique*, (Paris, Cahiers de Royaumont, les Éditions de Minuits, 1962), p. 333.
- ²¹ LANES (G.), « Introduction » in *Quand dire, c'est faire*, p. 10.
- ²² MARIA CARRILHO (M.).- « La pragmatique ou l'action par le langage » in Michel Meyer, *La philosophie anglo-saxonne*, (Paris, PUF, 1994), p. 374.
- ²³ ARMENGAUD (F.).- *La pragmatique*, (Paris, P.U.F, 1985), p. 65.
- ²⁴ Ibidem.
- ²⁵ AUSTIN (J. L.).- *Quand dire, c'est faire*, p. 56.
- ²⁶ QUINE (W. V. O.).- « Le mythe de la signification » in *La philosophie analytique*, (Paris, Cahiers de Royaumont, les Éditions de Minuit, 1962), p. 177.
- ²⁷ AUSTIN (J. L.).- Op. cit., p. 153.

BIBLIOGRAPHIE

- ARMENGAUD (Françoise).- *La pragmatique*, (Paris, P.U.F., 1985), 127 p.
- AUSTIN (J.L), *Quand, dire c'est faire*, trad. Gilles Lanes, (Paris, Seuil, 1970), 187 p.
- AUSTIN (John Langshaw).- «Discussion générale» in *La philosophie analytique*, (Paris Cahiers de Royaumont, les Éditions de Minuits), 1962, p. 331-380.
- ANOUK (Barberousse), MAX (Kistler), PASCAL (Ludwig).- *La philosophie des sciences au xx^e siècle*, (Paris, Flammarion, champs Université, 2000), 353 p.
- CARNAP (Rudolph).- « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in Antonia Soulez, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, (Paris, P.U.F., 1985), p. 155-179.
- CHAUVIRE (Christine).- « Note sur Peirce et l'« Aufhebung » de la métaphysique » in le *Manifeste du Cercle de Vienne*, (Paris, P.U.F., 1985), p. 287-294.
- FREGE (Gotlob), « Sens et dénotation », in *Ecrits logiques et philosophiques*, traduction et introduction de Claude Imbert, (Paris, Seuil, 1971), 237 p.
- JOHANA (Liu).- « Jeu de langage et forme de vie » in *Langage ordinaire et philosophie chez le second Wittgenstein*, séminaire de philosophie du langage, Cabay, p. 21-29.
- KANT (Emmanuel) *Critique de la raison pure*, Trad. A Tremesaygues et Pacaud, (Paris, PUF, 1986), 584p.
- KOUDOU (Landry).- *Logique et langage chez Ludwig Wittgenstein : Nécessité logique et signification*, (Thèse D'État, Université F H B, UFR, Sciences de l'Homme et de la Société, Département de Philosophie, 2015), 525 p.
- LAURIER (Daniel).- *Introduction à la philosophie du langage*, (Paris, Mardaga, Collection « Philosophie et langage », 1980), 319 p.

- MALHERBE (Jean-François).- « La problématique des collisions de jeux de langage »
in *Langage ordinaire et philosophie chez le second Wittgenstein, Séminaire de philosophie
du langage, 1979-1980*, (Louvain-la-Neuve, Cabay, 1981), p. 11-20.
- RUSSELL (Bertrand).- *Écrits de logique Philosophique, Avant-propos et introduction de
l'anglais par Jean Michel Roy*, (Paris, P.U.F., 1989), 458 p.
- SEBESTIK (Jan).- « Préhistoire du Cercle de Vienne », in Antonia Soulez, *Manifeste du
Cercle de Vienne et autres écrits*, (Paris, P.U.F., 1985), p. 91-102.
- SOULEZ (Antonia).- *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, (Paris, P.U.F., 1985),
364 p.
- WITTGENSTEIN (Ludwig).- *Tractatus logico-philosophicus, suivi des Investigations
philosophiques*, trad. Pierre Klossowski, Introduction de B. Russell, (Paris,
Gallimard, 1961), 365 p.